

## La fin d'une amitié captivante

Flore Delapalme\* – *Le Mesnil le Roi*

« Où que je sois, je suis à moi ; je ne me  
livre pas aux choses, je me prête à elles. »  
Sénèque<sup>1</sup>

L'amitié qui liait Michel de Montaigne à Étienne de La Boétie était si étroite qu'à la fin ils ne faisaient plus qu'un. À trente-trois ans, La Boétie meurt laissant Montaigne à sa douleur d'avoir été amputé d'une moitié de lui-même : « Nous étions à moitié de tout ; il me semble que je lui dérobe sa part [...] j'étais déjà si fait et accoutumé à être deuxième partout, qu'il me semble n'être plus qu'à demi<sup>2</sup>. »

Étrange phrase qui suscite bien des questions : quelle part Montaigne récupère-t-il à la mort de son ami ? Quand on est à moitié de tout, devrait-il y avoir une préséance ? Le premier aurait-il tant pris le pas sur le second, qu'à la mort de celui-là, celui-ci peine à exister par lui-même ? En s'exprimant en ces termes, se rendait-il compte de l'aveu qu'il faisait qu'une moitié de lui-même était aux mains d'un autre ?

### *Grâce au ciel...*

À l'époque sûrement pas. Pris dans les rets d'une amitié captivante, on n'a plus toute sa tête. Dans la première mouture de ses *Essais*, commencés quelques dix ans après la mort de La Boétie, voici ce que dit Montaigne de la teneur de ce lien : « En l'amitié de quoi je parle, elles (les âmes) se mêlent et confondent l'une l'autre d'un mélange si universel qu'elles effacent et ne retrouvent plus la

\* F. Delapalme est psychanalyste, ancien membre actif de la Société Française de Psychologie Analytique.

1. A. J. Voelke, *Les rapports avec autrui dans la philosophie grecque, d'Aristote à Panétius*, Paris, Vrin, 2001.

2. M. de Montaigne, *Les Essais*, Livre I, chap. 28, De l'amitié, Paris, Arléa, 2002, p. 149. Toutes les citations de Montaigne étant tirées de cet ouvrage, il ne sera plus fait mention que du livre et du chapitre.

couture qui les a jointes. Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, cela ne peut s'exprimer. » La phrase alors s'arrête là sans que la question qu'il se pose reçoive de réponse. Dans une version plus tardive, il prolonge sa phrase de cette seule réponse : « [...] cela ne peut s'exprimer qu'en répondant : "*Parce que c'était lui*". »<sup>3</sup> » Cri du cœur d'un admirateur éperdu si totalement livré à l'objet de son admiration, que dans son regard seul l'autre existe. Ce n'est que dans les dernières années de sa vie que Montaigne prend place aux côtés de son ami. Dans la dernière édition posthume des *Essais*, on trouve cet allongement<sup>4</sup> qui clôt définitivement la phrase : « Parce que c'était lui ; *parce que c'était moi* ».

Dans cette même édition, à la fin du paragraphe suivant, Montaigne opère un semblable rétablissement pour faire jeu égal avec La Boétie. Voici la version antérieure : « [...] c'est je ne sais quelle quintessence de tout ce mélange, qui, ayant saisi toute ma volonté, l'amena à se plonger et se perdre dans la sienne ». Ce constat reste en l'état jusqu'à ce qu'il y revienne une dernière fois et le complète par ce nouvel allongement : « [...] se perdre dans la sienne ; *qui, ayant saisi toute sa volonté, l'amena à se plonger dans la mienne d'une faim, d'une concurrence pareille. Je dis perdre à la vérité, ne nous réservant rien qui nous fut propre, ni qui fut ou sien ou mien* ». Même si après coup, une fois encore, la parité est rétablie, il n'en reste pas moins que lorsque l'on se trouve à ce point « cousu ensemble », il est difficile de séparer le tien du mien. Comment faire alors pour être entièrement soi-même et donner jour à l'œuvre dont on est porteur ? La plupart des connaisseurs de l'œuvre et de la vie de Montaigne s'accordent à dire que, La Boétie vivant, les *Essais* n'auraient jamais vu le jour. L'ascendant de La Boétie sur Montaigne était tel qu'ils auraient peut-être écrit ensemble une œuvre classique dans le goût de La Boétie mais sûrement pas celle, si originale, de Montaigne.

En ces sortes d'affaires qui prêtent à confusion, à un moment donné, il faut porter le glaive pour récupérer son bien. Or, comme chacun sait, Montaigne était tout sauf tranchant. Et puis « [...] cette force inexplicable et fatale médiatrice de cette union [...] cette ordonnance du ciel<sup>5</sup> » qui, selon lui, les avait destinés l'un à l'autre avait, à ses yeux, quelque chose de sacré. C'est donc l'ordonnance du ciel qui intervient à nouveau pour couper court à cette amitié, laissant à Montaigne le soin de se dégager ensuite de ce qui s'était tramé.

Une chose étant de mettre fin à une vie, une autre à une emprise, Montaigne y consacra une bonne partie des vingt dernières années de sa vie. Le travail de deuil de cette captivante amitié s'achève lorsqu'il fait les ultimes ajouts à son

3. Livre I, chap. XXVIII, De l'amitié, p. 145-146.

4. Mot utilisé par Montaigne pour nommer les nombreux ajouts qui parsèment ses textes.

5. Livre I, chap. XXVIII, p. 145-146.

chapitre « De l'amitié », actant par là qu'il est maintenant à l'aise pour faire jeu égal avec la Boétie.

### ... être à l'aise

Certains mots reviennent souvent sous la plume de Montaigne, comme des fils conducteurs amenant le lecteur à repérer ce qui lui tient à cœur (lecteur et Montaigne confondus). Parmi eux, le mot « aise » a retenu mon attention.

*Aise*, vient du verbe *adjacere*, être couché auprès, être situé auprès, et de *adjacentia*, la bonne disposition<sup>6</sup>. En français, le mot *aise* au XI<sup>e</sup> siècle indique l'espace vide aux côtés de quelqu'un, d'où l'expression « être aux aises de quelqu'un », c'est-à-dire à côté de lui, et « être à son aise », avoir de la place pour remuer les bras. Au XIX<sup>e</sup>, il prend le sens de commodité, absence de gêne ; il évoque également une manière d'être libre de celui qui se sent à l'aise, une situation de fortune qui assure le bien-être. *Aizi* en provençal est ce qui entoure l'homme depuis sa naissance, le milieu dans lequel il est habitué à vivre, son « chez soi<sup>7</sup> ».

Pour que deux personnes soient à l'aise l'une avec l'autre, la bonne disposition voudrait que chacune garde un espace vide autour de soi pour que, dans cet espace réservé, elles soient libres de leurs mouvements et aient chacune son « chez soi ». Montaigne était-il à l'aise, au fond, avec La Boétie ? Le mélange si prégnant de leurs âmes respectives laissait-il une possibilité de jeu entre eux deux ? Lorsqu'on laisse sa volonté se perdre dans celle de l'autre, est-on vraiment libre de ses mouvements ? Sans parler du malaise qui s'installe quand on ne possède rien en propre. Dans ce genre de relation, ô combien captivante, l'un des deux se retrouve souvent dans ses petits souliers sans bien s'en rendre compte tant la fascination est grande. Ce fut sans doute le cas de Montaigne. Aussi, la mort de son ami le trouve « à ce point joint et collé » à ce dernier, que c'est comme si on lui avait arraché un morceau de lui-même. Il n'est plus qu'à moitié. La seule alternative est de se ressaisir. Huit années s'écouleront encore avant de trouver la bonne disposition pour ce genre d'opération. Le moment venu, pour se reprendre en main, il décide de se mettre au large et fait le vide autour.

À trente-huit ans, Montaigne se retire du monde des affaires. Il vend sa charge de conseiller au parlement de Bordeaux et vient vivre dans le domaine de Montaigne dont il a hérité à la mort de son père. Désormais installé sur ses terres et dans la tour qu'il réserve à son usage personnel, Montaigne est résolu à « ne pas me mêler d'autre chose que de passer en repos et à part ce peu qui me reste

6. Dictionnaire Latin-Français Gaffiot.

7. A. Thomas, « Aise, essai étymologique », *Romania*, octobre 1892, n°84, p.518-526.

de vie », et il pense « ne pouvoir faire plus grande faveur à mon esprit que de le laisser, en pleine oisiveté, s'entretenir soi-même et s'arrêter et se rasseoir en soi<sup>8</sup>. » L'intention est louable et va dans le bon sens. En revenant chez lui, il a bien retrouvé son *aizi*, mais cela ne suffit pas pour s'y sentir à l'aise. Son esprit, qu'il croyait pourtant devenu « avec le temps plus mûr et plus pesant », tout au contraire « faisant le cheval échappé, se donne cent fois plus d'affaire qu'il n'en prenait pour autrui ».

Montaigne doit se rendre à l'évidence, « [...] pour nous être défaits de la cour et du marché, nous ne sommes pas défaits des principaux tourments de notre vie [...]. Nous emportons nos fers avec nous : ce n'est pas une entière liberté, nous tournons encore la vue vers ce que nous avons laissé, nous en avons la fantaisie pleine<sup>9</sup> ». Il réalise qu'on ne dénoue pas ses pensées de ce qui ailleurs les absorbe en leur laissant la bride sur le cou, surtout si on a le projet de permettre à son esprit de « s'entretenir avec soi-même, s'arrêter et se rasseoir en soi ». Et s'il ne s'agissait que de son esprit, mais il y a aussi les tourments d'une âme dont il faut s'occuper. Une « humeur mélancolique », inconnue de lui jusqu'ici, s'empare de lui et assombrit sa retraite. Il s'est « jeté dans la solitude » sans aucune préparation et pendant un an, il connaît les affres d'une solitude non habitée car sans âme. S'il ne veut pas sombrer, il doit trouver le moyen de la rapatrier : « Ainsi il la (l'âme) faut ramener et retirer en soi ; c'est la vraie solitude, et qui se peut jouir au milieu des villes, des cours et des rois ; mais elle se jouit plus commodément à part. Or puisque nous entreprenons de vivre seuls, et de nous passer de compagnie, faisons que notre contentement dépende de nous ; dépre-nons-nous de toutes les liaisons qui nous attachent à autrui ; gagnons sur nous de pouvoir à bon escient vivre seuls et y vivre à notre aise<sup>10</sup>. »

Une rude tâche attend Montaigne, une âme toute imprégnée d'un autre n'est pas facile à contenter, il lui faut un motif tout aussi captivant pour rentrer au bercail. Le retournement vers soi de l'esprit et de l'âme suppose de les circonvenir en leur offrant un sujet de choix qui puisse rallier les deux. Ils vont donc se liquer pour lui en souffler l'idée.

### ... *dans son arrière-boutique*

À force de tourner en rond dans sa tour et ses pensées sans suite, une idée finit par émerger : se donner la latitude de les mettre à plat en les couchant sur le papier. « Les chimères et les monstres fantasques » que lui engendre son esprit

8. Livre I, chap. VIII, De l'oisiveté, p. 34.

9. Livre I, chap. XXXIX, De la solitude, p. 182.

10. *Ibid.*, p. 183.

sont notés, « pour en contempler à mon aise l'ineptie et l'étrangeté<sup>11</sup> ». Quant à l'humeur mélancolique, c'est elle qui le met « en cette rêverie de me mêler d'écrire » et à se prendre comme sujet d'étude : « Et puis, me trouvant entièrement dépourvu et vide de toute autre matière, je me suis présenté moi-même à moi pour argument et pour sujet<sup>12</sup>. » En voyant apparaître noir sur blanc ce qui émane de lui, Montaigne prend du relief à ses propres yeux. Sous sa plume, ses pensées s'ordonnent davantage et gagnent en consistance. Pressentant qu'il y a là matière à réflexion, il annonce la couleur de son ouvrage à son futur lecteur : « Je veux qu'on m'y voie en ma façon simple, naturelle et ordinaire sans contention ni artifice : car c'est moi que je peins<sup>13</sup>. » Cette déclaration d'intention, plantée comme un fanion au cœur de son œuvre à venir, possède une force d'attraction dont la puissance a de quoi opérer le retournement sur soi qui va changer sa vie. Cela commence par celui de son propre regard, désormais il ne se lâchera plus des yeux.

Placé au centre de ses pensées, y revenant sans cesse quel que soit le sujet abordé, Montaigne fait courir son esprit en cercle autour de lui avec pour seule perspective et très stricte limite de se peindre tel quel et se révéler à lui-même ainsi qu'à son lecteur. Ainsi disposée, l'optique est différente et prend un nouveau pli : « Le monde regarde toujours vis-à-vis ; moi je replie ma vue au-dedans, je la plante, je l'amuse là. Chacun regarde devant soi, moi je regarde dedans moi : je n'ai affaire qu'à moi, je me considère sans cesse, je me contrôle<sup>14</sup>, je me goûte. Les autres vont toujours ailleurs, s'ils y pensent bien ; ils vont toujours avant, moi je me roule en moi-même<sup>15</sup>. » L'enroulement du regard, de l'esprit et des sens délimite une sphère très privée dont la spirale, dont on ne peut sortir, ramène incessamment à soi et à son propre fond. À force, on devient le familier et l'intime de ce lieu retiré. Rien de l'extérieur ne venant presser ni s'emmêler, on y est chez soi, comme dans des pantoufles. L'esprit libre mais centré est maintenant prêt à « s'arrêter, s'entretenir avec soi et se rasseoir », et devenir terre d'accueil pour l'âme.

Dans cet espace bien gardé, la solitude est assumée et même revendiquée. On y trouve de quoi se contenter au point que l'on peut se passer de tout, même des êtres les plus chers le jour où ils nous sont retirés. Le tout est d'y avoir rapatrié son âme et appris à commercer avec elle : « Il se faut réserver une arrière-boutique toute nôtre, toute franche, en laquelle nous établissons notre vraie liberté, et principale retraite et solitude. En celle-ci faut-il prendre notre

11. Livre I, chap. VIII, De l'oisiveté, p. 35.

12. Livre II, chap. VIII, De l'affection des pères aux enfants, p. 285.

13. Au lecteur, p. 12.

14. Je m'enregistre.

15. Livre II, chap. 17, De la présomption, p. 478.

ordinaire entretien de nous-même à nous-même, et si privé que nulle accointance ou communication étrangère y trouve sa place ; discourir et y rire comme sans femme, sans enfants et sans biens, sans train et sans valets, afin que, quand l'occasion adviendra de leur perte, il ne nous soit pas nouveau de nous en passer. Nous avons une âme contournable en soi-même ; elle se peut faire compagnie ; elle a de quoi assaillir et de quoi défendre, de quoi recevoir et de quoi donner ; ne craignons pas en cette solitude nous croupir d'oisiveté ennuyeuse : *Dans la solitude soyez un monde à vous-même.* (Tibulle, IV,13,12)<sup>16</sup>» Le commerce avec l'âme est un apprentissage de longue durée, il ne faut pas seulement s'y donner mais s'y adonner.

Aussi, pendant presque vingt ans, à intervalles réguliers, Montaigne regagne son arrière-boutique, au troisième étage de sa tour, pour un tête-à-tête avec son âme. Il pressent que le thème de réflexion qu'il s'est donné a de quoi la captiver et la faire revenir dans son milieu d'origine. Ce faisant, il prolonge le mouvement qui l'avait fait se retirer sur ses terres pour retrouver son *aizi* et l'étend à son âme.

### *Le dénouement...*

J'imagine Montaigne en sa tour, habité par son sujet du jour et, quel qu'en soit le motif de départ, ramené à son thème de prédilection. Tout enveloppé de lui comme dans un cocon, il pense. Et comme il pense en marchant, le corps suit le mouvement et entre à son tour dans la ronde. Dans cette circonscription où tout revient au même, on s'entretient de soi, on se parle tout bas ou bien à haute voix. Tout bas quand on se parle à soi : « Je parle au papier comme je parle au premier que je rencontre<sup>17</sup>. » Tout haut pour avoir le retour de sa voix en soi et s'entendre penser.

Ce manège, tournant au rythme d'une voix qui n'appartient qu'à soi, saisit l'être tout entier. L'âme, où qu'elle soit, captivée par la voix qui résonne comme une incantation, change imperceptiblement de position et donne du jeu aux liens qui la tiennent ailleurs ; la chose se répétant, elle est chaque fois plus libre de ses mouvements et, peu à peu, s'oriente différemment ; à force, elle se dégage de l'emprise d'autrefois et prend la direction de cette voix qui lui parle. Dans son arrière-boutique, Montaigne n'attend plus qu'elle, et quand elle lui revient, il sait exactement ce qu'il convient de faire : « Nous empêchons au demeurant la serre et la prise de l'âme en lui donnant trop de choses à saisir. Les unes, il les lui faut seulement présenter, les autres attacher, les autres incorporer. Elle peut

16. Livre I, chap. XXXIX, De la solitude, p. 183.

17. Livre III, chap. I, De l'utile et de l'honnête, p. 577

voir et sentir toute chose mais elle ne se doit paître que de soi, et doit être instruite de ce qui la touche proprement et qui proprement est de son avoir et de sa substance<sup>18</sup>. » Montaigne s'adonne à son âme. Il la cultive et lui prodigue ce que dans la Grèce antique on nommait *épimeleïa*<sup>19</sup>, ces soins constants et appropriés qui instaurent un lien d'appartenance indéfectible entre soi et l'objet de son attention.

Bercée par la voix qui ne parle qu'à elle, dans ce lieu où ce qui se raconte trouve un écho en soi, l'âme, constamment ramenée à ce qui la concerne, prend à son tour le pli de se lover pour mieux se ressentir. Là, avec ce qui est sien juste à portée de main, elle retrouve son *aizi* et reprend des couleurs. Rendue à son milieu d'origine où tout est naturel, elle se sent comme chez soi. Remuée jusqu'aux tréfonds par cette constatation, portée par cette voix familière qui lui est devenue chère, prise d'un léger tremblement, elle en pleurerait presque... Sous le coup d'une inspiration, Montaigne interrompt sa marche et s'assied pour coucher sur le papier ce qui lui vient à l'esprit ; tandis qu'il prend la plume, un frisson le traverse de la tête aux pieds, il en pleurerait presque... L'âme a pris corps, ils vibrent à l'unisson.

En se présentant à lui-même « comme argument et comme sujet » de ses *Essais*, Montaigne prend le parti de « n'épouser rien que soi » et crée les conditions du retour au bercail de son âme qui devient sa moitié. L'âme, chevillée au corps, convenablement instruite de ce qui est sien, retrouve son instinct et la capacité à « ne se paître que de soi ». Cette appropriation de soi par soi, *oikeiôsis*<sup>20</sup>, concept fondateur de la philosophie des stoïciens de la Grèce antique, repose sur la faculté de percevoir ce qui appartient en propre, de s'en saisir et de l'utiliser à bon escient. Cet instinct est le propre des êtres vivants et l'animal, qui en est resté proche, s'oriente ainsi spontanément vers ce qui lui convient et se détourne du reste. Mais pour l'homme, dont l'âme ne fait plus corps avec son milieu naturel, la perception est brouillée, il a perdu l'instinct de ce qui lui appartient. Dans ce cas, s'il ne veut pas passer à côté de lui-même et de sa vie, il lui est recommandé d'employer son *épimeleïa* à la rattacher à soi.

Aussi, Montaigne qui en a fait l'expérience et sait de quoi il parle, exhorte chacun à se dégager de ces emprises qui tiennent ailleurs que chez soi : « C'est assez vécu pour autrui, vivons pour nous au moins ce bout de vie. Ramenons à nous et à notre aise nos pensées et nos intentions [...] dépêtrons nous de ces

18. Livre III, chap. X, De ménager sa volonté, p. 726.

19. F. Delapalme, « Le rapport à la nature est une question de religion », *Cahiers Jungiens de Psychanalyse*, décembre 2020, n° 152, p.169-175.

20. Étymologiquement, *oikeiôsis* vient du nom *oikia* (la maison) et de l'adjectif *oikeion* (propre) et sous-tend ainsi des significations comme "s'approprier", "être familier" et "appartenir". V. Trudel, « *Oikeiôsis* : Cohérence de la doctrine chez Epictète », *Phares-XVIIIb-05*, 2019, p.80.

violentes prises qui nous engagent ailleurs et nous éloignent de nous. Il faut dénouer ces obligations si fortes, et désormais aimer ceci ou cela mais n'épouser rien que soi. C'est-à-dire : le reste soit à nous, mais non pas joint et collé en façon qu'on ne le puisse déprendre sans nous écorcher ni arracher quelque pièce du nôtre. La plus grande chose au monde est de savoir être à soi<sup>21</sup>. »

« La plus grande chose au monde est de savoir être à soi. » Cette phrase résonne comme un cri<sup>22</sup>, le cri d'un homme libéré de ses fers, qui sait ce qu'il lui en a coûté, ce qu'il y a gagné et qui en avertit le monde entier.

Le couperet est tombé, la mort a séparé les deux amis, laissant au survivant le soin de finir le travail. Le travail de toute une vie pour devenir un homme fait ; fait de ce qu'il est en accouchant de l'œuvre que l'on sait : « Je n'ai pas plus fait mon livre que mon livre m'a fait, livre consubstantiel à son auteur, d'une occupation propre, membre de ma vie ; non d'une occupation et fin tierce et étrangère comme tous autres livres<sup>23</sup>. » Maintenant que Montaigne est à l'aise, il fait les rectifications nécessaires pour paraître aux côtés de La Boétie. « Parce que c'était lui ; parce que c'était moi » ; dans cette phrase rythmée et bien balancée, résonne l'équilibre qui s'est instauré entre les deux hommes. En partant le premier, La Boétie a laissé le champ libre à Montaigne pour délivrer son œuvre. En retour, ce dernier a répondu au vœu exprimé par son ami sur son lit de mort de « lui faire une place ». Désormais, quand on célèbre l'Amitié, après Castor et Pollux viennent Montaigne et La Boétie. La Boétie a bien sa place mais c'est Montaigne qui est nommé en premier.

21. Livre I, chap. XXXIX, De la solitude, p. 184.

22. Pour en savoir plus sur *le cri des philosophes* lire : Gilles Deleuze, extrait du cours 67 du 30 octobre 1984 - <https://di05.uv.utc.fr/resources/Deleuze-cri.pdf>

23. Livre II, chap. XVIII, Du démentir, p. 485.



**RÉSUMÉ :** *La mort de La Boétie, vécue comme un arrachement par Montaigne au point qu'il ne se sentait plus vivre qu'à demi, lui a cependant été salutaire. La disparition de son ami lui donne toute latitude pour se mettre à son œuvre et faire retour sur lui-même. Tandis que le travail d'écriture le recentre, Montaigne se dégage du mélange d'âmes qui l'unissait à La Boétie et récupère la part de lui qu'il lui semblait avoir perdue depuis que son ami n'était plus. Rien moins que sa moitié. Désormais, tout en haut de sa tour, Montaigne vit en bonne compagnie, on l'entend parler à quelqu'un. Il s'entretient avec son âme.*

**ABSTRACT:**

**MOTS-CLÉS :** Âme – Amitié – Arrière-boutique – Chez soi – Emprise – Epimeleïa (soins attentifs) – Montaigne & La Boétie – Oïkeiôsis (appropriation) – S'adonner – Solitude.